

le pianiste (p. 82) qui ne s'éloigne guère en effet des paysages les plus fréquentés.

Gilbert Pons

Cyril Huot, *Secret, le silence, Tinbad, 2017, 150 p., 18 €.*

Cyril Huot a écrit un livre étrange : cela n'est en aucune façon péjoratif, car l'étrangeté dérange et l'on demande souvent à la littérature d'ébranler nos certitudes, sans que l'on sache d'ailleurs parfois ce qui nous perturbe, sans que l'on puisse y reconnaître ce qui nous défait comme lecteurs attentifs. L'étrangeté de ce récit – le mot « roman » figure sur la couverture, mais en est-ce bien un, même si le genre romanesque devenant de plus en plus élastique, nous devons justement nous poser la question – ne provient pas de son histoire finalement assez banale, mais de son agencement, de son organisation et même, et, ce qui de nos jours deviendrait remarquable, de son écriture.

Une histoire somme toute ordinaire : un homme se lie avec une jeune femme muette de douleur morale, enfermée dans une institution psychiatrique, il l'en délivre et se noue entre eux un jeu de relations érotiques où elle peut, pas à pas, retrouver la parole du corps et sa voix, deuxième partie du roman déterminant une troisième enchâssée, celle où la femme s'exprime à son tour avant la reprise de parole qui clôt le récit. L'histoire ressemblerait à un mauvais *thriller* américain s'il n'y avait justement cette structure qui, en écho de la parole énoncée, suscite l'interrogation du lecteur, non pas le « pourquoi ? », ni le « à quoi bon ? », mais plutôt celle de l'ordre d'une impérieuse nécessité œuvrant en nous. On aura compris que cette « révélation » de la parole enfermée est aussi celle qui court de façon souterraine dans le récit, déploiement de la voix littéraire qu'engendre la privation de parole première. Le lien est alors subtilement tissé entre le corps retrouvant des formes de sensations, puis d'exaltations, et cette voix retrouvée sans que l'érotisme exprimé puisse devenir ce que le genre aurait pu déterminer, loin